

Les Cahiers Marcel Proust

5

AUTOUR DE SOIXANTE LETTRES DE MARCEL PROUST

par

LUCIEN DAUDET

Librairie

5, Rue Sébastien-Bottin

nrf

Gallimard

PARIS (7^e)



A LA MÉMOIRE
DE MADAME ADRIEN PROUST
MÈRE ADMIRABLE DE MARCEL PROUST

Je dois m'excuser de parler souvent de moi ici, mais l'absence de toute lettre provenant des correspondants de Marcel Proust fait jusqu'à présent de cette correspondance un solo, alors que pour lui, plus que pour personne, l'échange de lettres était un duo : il posait souvent des questions, il désirait qu'on y répondit ; ce n'est donc pas pour parler de moi que je parle de moi, mais afin de faire voir Marcel Proust tel que je l'ai vu ¹, et de faire entendre sa voix avant qu'on ne la retrouve, enregistrée sur les feuilles de ces soixante lettres ².

I

J'étais en « Seconde », à l'École Bossuet, à cet âge où l'on n'est plus un enfant, où l'on n'est pas encore un jeune homme ; en quelques mois, j'avais beaucoup grandi et l'on croyait que j'avais dix-huit ans, ce qui me rendait fier, car en réalité j'avais quinze ans. M. Albert Besnard venait de faire mon portrait, représentant avec grâce cette époque de la vie où se mêlent en parties égales timidité, témérité, naïveté, vanité, sottise ; et j'étais insupportable parce que, à l'occa-

1. Malheureusement, chacun de nous ne voit qu'un seul aspect d'un être.

2. J'ai environ 450 lettres de lui. J'ai pensé qu'il était intéressant de prendre d'abord Marcel Proust au moment de l'apparition de *Swann* puis, pendant la guerre, à la veille de sa célébrité

sion de ce portrait, j'avais eu mon premier smoking, réservé aux sorties du soir : bien entendu je ne sortais pas le soir, mais ce smoking me donnait un grand désir d'indépendance, et me faisait rêver à une vie qui ne pouvait pas encore être la mienne. Le Jeudi, où recevaient mes parents, je ne dînais quelquefois à table que pour être le quatorzième au dernier moment. Ma seule distraction (qui me rappelait les jours charmants de mon enfance) était, ce même Jeudi, de faire dans l'après-midi des courses avec ma mère, comme autrefois (passé qui me semblait lointain et qui ne remontait qu'à six ou sept ans) car le Dimanche était un jour humiliant où mes plaisirs étaient ceux de ma jeune sœur, — Châtelet, Nouveau-Cirque ou Bois suivant la saison, — jour assombri dès quatre heures par la perspective du Lundi, avec une parenthèse agréable le soir, la présence de M. Edmond de Goncourt au dîner de famille, me donnant une vague impression de « dîner en ville ».

Mon père, malade, n'aimait pas à entrer dans un salon en s'aidant de sa canne ou du bras de quelqu'un ; ma mère, qui ne voulait pas le quitter, ne sortait plus le soir. Mes parents ne faisaient d'exception qu'en faveur de deux ou trois maisons où le mot d' « intimité » n'était pas un piège pour présenter à un public curieux un homme illustre en liberté et où l'amabilité des hôtes ferait oublier à mon père l'ennui de s'éloigner pour quelques heures de sa table de travail. De ce nombre étaient M. et M^{me} Arthur Baignères.

C'est à un dîner chez Madame Arthur Baignères que mes parents firent la connaissance de Marcel Proust. Je me rappelle ce soir-là comme hier. Mon père, chez lui, en habit, nouant sa cravate blanche tout en parlant avec son secrétaire, son fidèle Jules Ebner ; ma mère, chez elle, dans une robe de satin rose brochée de fleurs roses, recouverte de tulle pailleté (la mode était aux robes « Empire »), une branche d'orchidées contre le décolletage carré, et fixant dans ses cheveux un bijou surmoaté d'une aigrette noire.

Je revenais du collège, je ne m'étais pas encore lavé les mains, je sentais l'encre, et j'allais de chez ma mère chez mon père, surveillant avec mélancolie ces préparatifs et les enviant. Je savais que j'allais dîner avec ma sœur et son Anglaise, qu'après il me faudrait finir une version latine et me coucher vite pour me lever demain à 6 h. 1/2.

Pourtant, ces soirs-là, je ne m'endormais pas avant le retour de mes parents et quand j'entendais le bruit du porche ouvert puis de la voiture roulant dans la cour, mon cœur battait. Ma mère, comme toujours, vint m'embrasser et me raconta le dîner. Je m'imaginai volontiers des féeries, des récits étonnants, et les noms avaient pour moi une importance extraordinaire. (Dans ce temps-là, je n'écrivais pas encore mon « Journal », mais je faisais des « listes de noms » qui consternaient quelquefois le surveillant de l'Étude, au Collège, quand il me les confisquait et se trouvait en face de noms dont quelques-uns, grâce à leur célébrité, lui rappelaient à la rigueur des « Morceaux choisis », les autres rien du tout, mais fixant dans mon souvenir les figures des rares personnes qui faisaient attention à moi.)

Je posai donc à ma mère les questions habituelles : « Était-ce amusant ? Qui y avait-il ? Le dîner était-il bon ? Où est le menu ? » Ma mère trouvait toujours le dîner amusant, excellent, mais souvent elle oubliait de me rapporter un menu. Quant aux convives, ce soir-là, elle me dit : « Il y avait cinq ou six personnes, entre autres M. Robert de Montesquiou, et un garçon charmant, d'une aimabilité rare, extrêmement lettré, qui s'appelle Marcel Proust... — Qui est-ce, Maman ? — Mais je te le dis ; il est le fils du Professeur Proust, il doit avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans, il est un ami de Reynaldo et viendra un de ces soirs avec lui... Dors vite, mon pauvre chéri, il est tard... »

M. Reynaldo Hahn venait souvent à la maison, mes parents l'aimaient infiniment et quand il venait dîner, M. Edmond de Goncourt disait à mon père : « Il n'y aura

pas moyen de parler au maître de maison, le petit Hahn sera là, lui fera de la musique tout le temps, et nous n'existerons plus. » (Je crois que c'était vrai ; les mélodies de M. Reynaldo Hahn et sa voix avaient pour mon père la douceur d'un plaisir, et sur son mal la force d'un anesthésique).

Je m'endormis et ne pensai plus à Marcel Proust, seulement je l'inscrivis le lendemain — à tout hasard et prématurément — sur mes « listes ».

Un ou deux Jeudi plus tard, en même temps que M. Reynaldo Hahn (qui, malgré sa jeunesse, m'intimidait parce que il vivait loin de l'atmosphère de prisonnier sur parole qui était la mienne quand je semblais libre), je vis entrer un homme très jeune (plutôt qu'un jeune homme) au teint d'une pâleur lunaire, aux cheveux absolument noirs, aux moustaches aussi noires, à la tête un peu forte, penchée sur des épaules étroites. Ses yeux trop grands avaient l'air de tout regarder à la fois, sans rien fixer. L'une de ses mains était gantée, l'autre tenait un gant blanc à barrettes. Il salua ma mère, mon père, avec une courtoisie et une aisance que j'enviai, se fit présenter aux personnes qu'il ne connaissait pas, et m'adressa quelques paroles polies (j'avais été « le quatorzième », ce qui entraînait pour moi le droit d'aider à servir le café et les liqueurs et de m'attarder un peu). Puis j'allai me coucher, le cœur gros, écoutant pendant que je m'endormais un rythme lointain de piano.

Le lendemain, j'entendis ma grand'mère (que Marcel Proust devait aller voir si souvent par la suite) déclarer « qu'elle n'avait jamais rencontré un jeune homme aussi aimable, aussi bien élevé que ce petit Monsieur Proust ».

Marcel Proust revint encore une fois (on était « douze » et je ne parus pas), puis il fut invité à dîner et répondit séparément à mes parents. Voici un passage de sa réponse à mon père ¹ :

1. Évidemment Marcel Proust avait déjà une personnalité pour que les quelques lettres adressées à mon père, et celles, plus nombreuses,

«Je ne peux pas vous dire, Monsieur, combien je
« suis touché de votre bonté. Mes plus beaux rêves quand
« j'étais enfant n'auraient rien pu me permettre d'aussi
« invraisemblable et d'aussi délicieux que d'être aussi gra-
« cieusement reçu un jour par le Maître qui m'inspirait
« déjà une admiration et un respect passionnés,
« dont je vous prie, etc... »

Ce soir-là, je dinais à table, et la présence de Marcel Proust me rendait plus gauche et plus timide encore que je n'étais. Le surlendemain je reçus de lui un mot « pour me remercier de lui avoir montré de jolies fleurs » (en réalité une pauvre aquarelle, d'affreux iris « stylisés »). Son papier était bleu, chiffré de blanc, et les signes généraux de son écriture les mêmes que ceux de ses lettres de 1922.

La fin de Mai était arrivée, mes parents allaient partir pour Champrosay.

Une heureuse bronchite m'épargna ces deux mois d'internat et mes parents décidèrent qu'à « la rentrée » j'aurais un professeur qui me ferait faire *ma* rhétorique et l'année suivante *ma* philosophie ; entre temps j'irais à l'académie Julian pour apprendre le dessin.

Dans le courant de l'été, Marcel Proust et M. Reynaldo Hahn vinrent voir mes parents à Champrosay entre deux trains, je les aperçus à peine et leur en voulus un peu, je crois, de m'avoir traité comme un gamin sans importance.

A la fin d'Octobre, quand les Jeudi de la rue Bellechasse recommencèrent, Marcel Proust vint bientôt, et tout de suite, me sentant presque libre, je me sentis aussi moins gêné avec lui. Presque libre, puisque, grâce à la bonté de mes parents, à leur compréhension de ma nature (il est rare que les parents comprennent leurs enfants, les différencient, ne les nivellent pas suivant l'égalitarisme français), j'avais

adressées à ma mère par ce jeune homme inconnu eussent été, dès cette époque, soigneusement gardées, et classées parmi les « autographes ».

une certaine indépendance quant à mes heures de sortie et de rentrée (sauf le soir, naturellement) et une indépendance plus réelle que celle de la plupart des garçons de mon âge, grâce à mon frère aîné, à mon cher Léon, dont, à l'insu de mes parents, la générosité faisait de ma classique et suffisante pension de tout jeune homme une rente de jeune monsieur.

*
* *

Avant la fin de cette année-là (ce souvenir est pris dans une brume de fin d'automne, dans du froid humide), je reçus un « petit bleu » de Marcel Proust qui me demandait si je pourrais venir le voir le Jeudi suivant vers cinq heures ; (j'avais gardé du collège l'habitude de considérer le Jeudi comme un jour de congé, je délaissais Julian le matin et trouvais mille prétextes pour que mon professeur me laissât libre, ce qui me permettait de sortir souvent ce jour-là avec un de mes chers amis, M. Albert Flament, l'après-midi). J'étais heureux de cette invitation et intimidé par elle, heureux à cause du prestige dont se parait pour moi Marcel Proust, intimidé parce que je pensais qu'il habitait une maison immense et magnifique (supposant que le 9 du Boulevard Malesherbes faisait partie du bel hôtel Maillé, qui s'élevait alors à l'entrée du Boulevard). Je croyais, j'ai longtemps cru que les gens que je ne connaissais pas ou que je connaissais peu avaient tout mieux que moi, savaient tout mieux que moi, et même depuis que je sais que c'est souvent vrai mais enfin pas toujours, mon premier instinct serait encore tenté de le croire. En réalité, les parents de Marcel Proust habitaient un joli appartement au fond de la cour. Mon nouvel ami me reçut dans sa chambre (sa mère avait une visite, son père travaillait dans l'autre salon) et une aimable vieille femme en bonnet, Françoise, l'immor-

telle Françoise, qui s'appelait d'ailleurs Françoise, apporta une assiette de gâteaux.

Marcel Proust, déjà, entendait souvent ce qu'on ne lui disait pas, et, devinant ma timidité après un premier essai de conversation très vague, il me dit : « Tenez, je vous ai préparé quelques photographies de gens célèbres, des actrices, des écrivains, des artistes, cela vous amusera peut-être, et aussi ce livre ». Je regardai vite les portraits (peu de choses m'ennuyaient autant que de regarder des photographies) et je feuilletai le livre, relié en soie, un livre qui contenait, dans ce morceau d'une ancienne robe à elle, beaucoup de photographies de M^{me} Laure Heyman ¹.

J'osai dire à Marcel Proust que cela ne m'amusait pas beaucoup, — ce qui le déçut un peu et me gêna davantage, — et que, pendant cette heure que nous passions ensemble, je préférerais causer avec lui. Il me fit parler de l'atelier Julian, de mon professeur, de mes « auteurs favoris », puis il me parla des siens, et, incidemment, de sa santé qui l'inquiétait, préoccupait sa famille, l'obligeait à des soins constants et l'empêchait d'aller à la Bibliothèque de l'Institut aussi souvent qu'il aurait dû.

Il y avait dans chacune de ses paroles une prévenance particulière, on eût dit que son interlocuteur était pour lui un étranger dont il connaissait parfaitement la langue, une langue plus fruste sans doute que la sienne, et que, par politesse, il empruntât ce langage, pour se mettre exactement à son niveau et ne pas l'humilier. J'étais terrifié, comprenant que je ne pouvais ni l'égaliser ni lui ressembler. Mon père a écrit que dans la toute jeunesse, admirer c'est imiter : j'admirais déjà beaucoup Marcel Proust.

1. On a voulu, à tort, reconnaître M^{me} Laure Heyman dans le personnage d'*Odette de Crécy*. Marcel Proust s'est d'ailleurs défendu d'avoir pensé à elle. Nous sommes deux ou trois à avoir pu reconstituer à travers d'habiles démarcations les *disjecta membra* de la véritable Odette.

Ce jour-là, il me présenta à sa mère, à qui il ressemblait ; le même visage, long et plein, le même rire silencieux quand elle jugeait une chose amusante, la même attention prêtée à toute parole qu'on lui disait, cette attention qu'on aurait pu prendre chez Marcel Proust pour de la distraction à cause de l'air « ailleurs », — et qui était au contraire une concentration.

Je partis parce que il devait s'habiller pour dîner chez des amis, moi parce que je devais rentrer, et en descendant l'escalier, je me disais : « J'ai dû l'ennuyer... Nous reverrons-nous jamais ? » Quelques jours après, un mot me rassura : Marcel Proust m'invitait de la part de sa mère à venir un soir de la semaine suivante, et il ajoutait qu'il viendrait certainement à la maison le prochain Jeudi.

Relisant récemment cette petite lettre, actuelle de par son manque de date, le noir de l'encre et le bleu du papier, mais annulée par la mort, je constatai une fois de plus la différence qu'il y a entre la qualité du souvenir pur, émané de la mémoire, et la qualité du souvenir évoqué par un objet.

...J'arrivai de bonne heure ; on sortait de table. Il y avait... Non ; à quoi bon énumérer les convives ? La plupart d'entre eux sont morts ; les autres ont oublié ce soir-là, et si on le leur rappelait diraient le triste : « Je crois bien ! » si plein d'indifférence qu'on lui préfère l'aveu de l'oubli. Moi, je me souviens d'eux parce que j'ai une trop grande mémoire des noms et des figures, bien inutile à qui n'est pas un souverain. Quelques-uns des hommes et des femmes qui étaient là, je les avais vus, ou plutôt ils m'avaient vu à la maison, ils me connaissaient, et je trouvais très curieux de les rencontrer ailleurs ; je croyais que le fait de me voir ici les aurait intéressés, mais ils étaient habitués depuis longtemps à ce jeu, et sans doute n'en avaient jamais été surpris : ils me demandèrent poliment des nouvelles de mes parents et ne m'adressèrent plus la parole.

Marcel Proust s'occupa de moi dans la mesure où il le pouvait, et me présenta à son père qui me parla du mien avec une grande amabilité, puis à son frère, M. Robert Proust, son cadet de deux ans, je crois, à qui il ne ressemblait pas *directement* mais *indirectement* ; M. Robert Proust avait les traits de son père, mais l'expression de son visage était celle de Madame Proust : quand leur mère était là, on devinait qu'ils étaient frères.

Le cabinet du Professeur, qui communiquait avec le salon, était garni de tapisseries et de beaux meubles sombres. Sur l'un d'eux, plusieurs photographies des deux frères depuis leur enfance jusqu'à la vingtième année ; et des objets que par la suite j'ai retrouvés dans les divers appartements de Marcel Proust, objets qui me rappelaient toujours ma première sortie indépendante et cette première soirée Boulevard Malesherbes, où Marcel Proust avait cessé d'être pour moi un personnage inaccessible, mais où je le considérais déjà comme un ami.



Peu à peu, nous primes l'habitude de nous voir davantage, de sortir souvent ensemble, puis très souvent. A la fin d'une lettre adressée à ma mère, cet hiver-là, il écrit : « *Je vous prie, Madame, d'être assez bonne pour serrer la main de ma part à Lucien pour qui ma grande sympathie se fortifie chaque jour en une vive amitié.* »

Cette amitié, il me la prouvait sans cesse ; et de toutes les preuves qu'il m'en donnait celle qui, à la réflexion, bien plus tard, m'a touché le plus, c'est sa délicatesse avec un ami plus jeune que lui, le soin qu'il avait d'éviter des conversations trop scabreuses et de n'employer, parmi certains mots, que les plus atténués. D'ailleurs, sauf quand il se montait — un peu artificiellement — et semblait au paroxysme de l'indignation, il n'employait guère de mots

grossiers. Vis-à-vis de moi (je ne m'en rendais pas compte alors), on aurait dit qu'il se sentait une responsabilité et qu'il n'eût jamais voulu provoquer les explications et les confidences qu'à seize et dix-sept ans, âge où le démon lutte avec l'ange, on craint autant qu'elles vous hantent.

Quelquefois, j'allais chercher Marcel Proust à la Bibliothèque de l'Institut ; par précaution contre le rhume des foins (origine de tous ses malaises et des conditions futures de sa vie) il tenait à la main un pulvérisateur plein de quelque antiseptique ; nous allions souvent au Musée du Louvre. Il était un grand critique d'art. Personne alors n'en savait rien. Tout ce qu'il découvrait dans un tableau, à la fois picturalement et intellectuellement, était merveilleux et transmissible ; ce n'était pas une impression personnelle, arbitraire, c'était l'inoubliable vérité du tableau. Je me rappelle ainsi de longues stations devant les deux « Philosophes » de Rembrandt, les différences ingénieuses et captivantes que Marcel Proust découvrait et m'expliquait entre l'un et l'autre ; et, de même que dans son œuvre, rien de pédant, rien d'abstrait non plus, mais l'opération mystérieuse qui change la valeur du mot le plus courant, et en fait une formule magique ; ou bien, dans la salle des Primitifs, (la salle en longueur, autrefois, à droite dans la grande galerie), son admiration pour Fra Angelico, dont il appelait les roses et les jaunes des couleurs « crémeuses et comestibles » ; sa connaissance parfaite de tous les passages des Écritures transposés par le peintre (plus tard je me rappelai ces commentaires, en lisant ses traductions de Ruskin) ; son étonnement devant Ucello qu'il comparait si justement à certains Japonais... Et puis il tombait en arrêt devant le monsieur au nez rouge et à la robe rouge, qui sourit à un enfant, et s'écriait : « Mais c'est le portrait vivant de M. du Lau ! C'est d'une ressemblance incroyable !... comme ce serait gentil si c'était lui !... Ah ! mon petit, — continuait-il avec un froncement des narines qui lui

était particulier et cette bonne humeur de jeune animal qu'il montrait parfois, comme s'il avait eu des réserves inemployées de courses au grand air et de jeux, — c'est bien amusant de regarder de la peinture ! »

D'autres jours, nous allions au théâtre, voir une pièce dont je le prévenais d'avance « que je la détesterais », quelque Classique au Théâtre Français. (Je me souviens, entre autres, d'une matinée de l'*Avare*. Peut-être, sans lui, je n'aurais jamais compris Molière). Il y avait un moment ennuyeux, celui où il prenait les places avec une autorité implacable, car toujours, partout, Marcel Proust voulait tout payer...



Je découvrais cette partie étonnante de son cœur, la générosité matérielle sous toutes ses formes.

On a créé depuis sa mort une légende autour de cette générosité, on l'a résumée en des anecdotes monotones sur des pourboires excessifs donnés dans les restaurants et dans les auberges, et d'une rare vertu on a fait un motif de sourire.

Ses pourboires excessifs étaient un des aspects de sa générosité, une façade négligeable : sa vraie générosité était cachée. Si Marcel Proust entendait parler d'une infortune, même loin de lui ou de son entourage, il voulait tout de suite contribuer à la secourir ; il possédait cette imagination douloureuse qui fait voir en un instant toutes les formes de la misère, et qui conseille de donner le plus possible, afin de brouiller les images dont elle se sert pour torturer.

Il avait aussi ce mouvement instinctif, peu fréquent, qui s'apprête à payer vite sans attendre que des voisins, plus lents à se mettre en train, fassent le même mouvement. Il n'était pas de ceux « qui n'ont pas de monnaie », ni qui disent « on ira aussi vite à pied », pas de ceux non plus dont

le porte-monnaie est si difficile à ouvrir que, le temps d'y chercher quelques sous, le chauffeur ou le marchand de programmes est payé depuis longtemps ! Il ne prétendait pas fallacieusement « que les petits restaurants étaient meilleurs que les grands », et devant la carte du grand restaurant, il n'affirmait jamais « que les plats les plus simples étaient encore les plus sains ». Cela compliquait les sorties avec lui, pour ceux qui, eux aussi, préféraient payer, et même pour ceux, plus raisonnables (et moins généreux) qui jugeaient que chacun devait payer « à son tour ».

S'il apprenait, de quelqu'un qu'il n'aimait pas, une générosité prouvant un cœur charitable, son antipathie devenue plus scrupuleuse s'atténuait de beaucoup d'amendements, alors que s'il avait lu ou vu du même personnage une œuvre remarquable son antipathie n'aurait pas diminué.

Cette générosité, ce plaisir apparent et secret qu'il avait à donner (au point que sa prétendue ignorance de telles opérations financières et même de la valeur de l'argent était une feinte pour faire croire qu'il était bon à l'occasion, mais *sans faire exprès*, et plutôt par désordre) sont inséparables de sa personnalité et, ne pas en tenir compte, ce serait ne pas connaître Marcel Proust ¹.

1. Je me rappelle, quelques années plus tard, un soir où j'étais préoccupé, Marcel Proust me disant : « Vous n'avez pas d'ennuis d'argent, j'espère ? Ce serait stupide de me le cacher... Voyons, est-ce une grosse note chez un fournisseur, ou quoi ? » Je n'avais aucun ennui de cette sorte, mais je fus ému de la profonde sincérité de sa voix, certain qu'à celui de ses amis qui aurait eu cet ennui, Marcel Proust aurait donné n'importe quoi, quitte à se gêner beaucoup. Il n'y a pas que la générosité envers les pauvres et les officieux qui compte ; il y a la générosité envers les égaux, plus compliquée, car elle exige à la fois la chaleur de la bonté qui veut donner et son génie qui force à accepter. Il possédait l'une et l'autre.



...Ceux de ses amis que je rencontrais alors le plus souvent Boulevard Malesherbes étaient M. Reynaldo Hahn, le Comte Robert de Flers, M. Robert de Billy et M. Frédéric de Madrazo. Un grand ami à lui était aussi son frère ; la façon dont il parlait de son frère, la tendresse que les deux frères avaient l'un pour l'autre faisaient comprendre toute la force du terme *amour fraternel*.

Sans doute avait-il d'autres intimes, mais enfin je parle de ceux qui venaient le voir constamment, dont le nom revenait le plus souvent dans ses conversations avec moi, et je n'ai d'ailleurs pas l'intention de faire un « palmarès » forcément incomplet, car les êtres sont toujours à cloisons étanches et quelqu'un peut être très lié avec plusieurs personnes qui ne soupçonnent pas leur existence réciproque. (J'ai souri, quelquefois, en lisant des « listes » de salons où allait le plus souvent Marcel Proust, « listes » qui n'avaient pas l'excuse d'être écrites par un collégien, listes arbitraires où leurs auteurs citaient les noms de femmes chez qui eux-mêmes étaient reçus et ignoraient les noms de celles chez qui ils ne pénétraient pas. C'est ainsi que je n'ai jamais vu figurer les noms de Madame de B... ni de la Marquise de X... parmi ceux des « amies de Marcel Proust », bien que la première ait joué un rôle important dans sa vie, pendant des années, par l'affection qu'elle lui témoignait et par la place qu'elle occupait dans le Faubourg St-Germain, et que la seconde, une cousine à elle, ait prêté, sans l'avoir jamais deviné, une partie de sa personnalité et de son prestige — dans un groupe charmant et assez restreint — à la Princesse des Laumes, dans le premier volume de *Swann* ¹.)

1. Je note ici que Marcel Proust avait une façon particulière de prononcer le nom de son héros, quelque chose comme Suuane.



BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Volumes parus :

BALZAC : La Comédie Humaine (10 vol.)

BAUDELAIRE : Œuvres complètes

BEAUMARCHAIS : Théâtre complet - Lettres

BOSSUET : Oraisons funèbres - Panégyriques

CERVANTES : Don Quichotte - Nouvelles exemplaires

CHATEAUBRIAND : Mémoires d'Outre-Tombe (2 vol.)

CHÉNIER : Œuvres complètes

CLAUDEL : Théâtre (2 vol.)

CORNEILLE : Théâtre complet (2 vol.)

P.-L. COURIER : Œuvres complètes

DESCARTES : Œuvres et Lettres

DIDEROT : Œuvres

DOSTOIEVSKI : Œuvres (I. : Crime et Châtiment - Journal de Raskolnikov - Les Carnets de Crime et Châtiment - Souvenirs de la Maison des Morts)

FLAUBERT : Œuvres (I. : La Tentation de saint Antoine - Madame Bovary - Salammbô - II. : L'Éducation sentimentale - Trois Contes - Bouvard et Pécuchet)

GIDE : Journal (1889-1939)

GIDE : Anthologie de la Poésie française.

GCETHE : Théâtre complet

HUGO : Œuvres (I. : La Légende des Siècles - Dieu - La Fin de Satan - II. : Les Misérables)

LA BRUYÈRE : Œuvres complètes

LAS CASES : Le Mémorial de Sainte-Hélène (2 vol.)

LACLOS : Œuvres complètes

LA FONTAINE : Œuvres complètes (2 vol.)

LA ROCHEFOUCAULD : Œuv. complètes

MALLARMÉ : Œuvres complètes

MALRAUX : Romans

MARIVAUX : Œuvres (I. : Romans - II. : Théâtre complet)

MÉRIMÉE : Romans et Nouvelles

MICHELET : Histoire de la Révolution française (2 vol.)

MOLIÈRE : Œuvres complètes (2 vol.)

MONTAIGNE : Essais

MONTESQUIEU : Œuvres complètes (2 vol.)

MOYEN AGE : Historiens et Chroniqueurs

MOYEN AGE : Poètes et Romanciers

MOYEN AGE : Théâtre, Jeux, Sapience

MUSSET : Œuvres complètes (I. : Poésies - II. : Théâtre - III. : Prose)

PASCAL : Œuvres

PÉGUY : Œuvres poétiques complètes

PLATON : Œuvres complètes (2 vol.)

PLUTARQUE : Les Vies des Hommes illustres (2 vol.) Traduction d'Amyot

EDGAR POE : Histoires (Edition collective) Traduction de Baudelaire

RABELAIS : Œuvres complètes

RACINE : Œuvres complètes (I. : Théâtre, Poésies)

RETZ : Mémoires

RIMBAUD : Œuvres complètes

RONSARD : Œuvres complètes (2 vol.)

ROUSSEAU : Les Confessions - Rêveries

SAINT-SIMON : Mémoires (3 vol. parus)

SAINTE-BEUVE : Premiers Lundis - Portraits littéraires - Portraits de Femmes (2 vol.)

SHAKESPEARE : Théâtre complet (2 vol.)

STENDHAL : Œuvres (I. : Armance - Le Rouge et le Noir - Lucien Leuwen - II. : La Chartreuse de Parme - Chroniques italiennes - Lamiel - Romans et Nouvelles)

TOLSTOI : Œuvres (I. : La Guerre et la Paix - II. : Anna Karénine - Dossier d'Anna Karénine - Résurrection - Dossier de Résurrection)

VERLAINE : Œuvres poétiques complètes

VIGNY : Œuvres complètes (2 vol.)

VOLTAIRE : Romans et Contes

A paraître en 1952 :

GCETHE : Romans

MACHIAVEL : Œuvres complètes

NERVAL : Œuvres (I. : Poésies, Prose, Correspondance)

RACINE : Œuvres complètes, II.

SAINT-SIMON : Mémoires, IV.

SPINOZA : Œuvres complètes

STENDHAL : Œuvres, III (Vie de Henri Brulard, Souvenirs d'Egotisme, Journal, Fragments intimes)